Penser l'espace d'après le *Parménide*

MARC-ANTOINE GAVRAY *Université de Liège / FRS-FNRS*

RÉSUMÉ : Cet article montre comment le Parménide *élabore le rapport entre le lieu et les formes géométriques qui s'y inscrivent à l'exclusion des sensibles, du devenir et de la causalité, dans une analyse qui rejoint pourtant des points essentiels de ce que dit le* Timée *sur la* khôra*, ce réceptacle privé de qualités intrinsèques sur le fond duquel apparaît toute réalité sensible.*

ABSTRACT: This article shows how Plato's Parmenides *explores the relationship between place and the geometric forms that are inscribed in it, independently of sensation, becoming and causality. The analysis concurs with essential points of what is said in the* Timaeus *about* khôra*, this receptacle deprived of any intrinsic qualities, on which every sensitive reality is drawn.*

Spontanément, le lecteur désireux de sonder la conception platonicienne de l'espace se tourne vers le *Timée*. Dans ce dialogue, Platon raconte l'information d'un réceptacle mise en œuvre par le Démiurge et destinée à produire les corps sensibles. Vue sous cet angle, la thèse platonicienne sur l'espace consiste pour l'essentiel à décrire la constitution et les propriétés physiques de ce dernier, en y mêlant des caractéristiques propres au lieu et à la matière — comme le notait déjà Aristote[1].

En revanche, pour explorer l'espace tel que Platon a pu l'envisager, le lecteur ouvre moins spontanément le *Parménide*. Contrairement à sa doctrine du temps, qui a motivé plusieurs riches études[2], sa notion d'espace n'a pas

[1] *Phys*. IV, 2, 209b11-12.

[2] Voir Brisson (1970), Bostock (1978), Mesch (2002) et Dixsaut (2003).

***Dialogue* 53 (2014), 521–537.**
© Canadian Philosophical Association/Association canadienne de philosophie 2014
doi:10.1017/S0012217314000936

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

encore vraiment su retenir l'attention des spécialistes[3]. Qu'est-ce qu'un dialogue apparemment centré sur l'intelligible et l'un pourrait enseigner sur une notion aussi imprégnée du sensible que l'espace? Or, dans la seconde partie, c'est-à-dire lorsque sont examinées les conséquences de l'hypothèse, Parménide va appliquer à l'un plusieurs propriétés spatiales qui caractérisent ordinairement les objets sensibles ou, éventuellement, mathématiques. Il l'interroge ainsi du point de vue de la limite, de la figure, de la contiguïté, de l'inclusion, du lieu, du tout et de la partie. À deux reprises, il associe même le fait d'*être* à celui d'*être quelque part*[4]. Autrement dit, au fil des déductions, il recourt à des modalités spatiales afin de préciser la nature des relations qui se tissent entre l'un et les autres.

Une conception de l'espace paraît bien être disséminée à travers les multiples ramifications de l'hypothèse, telle une construction acquise qui s'impose d'elle-même au raisonnement et préside à une description déterminée des relations entre des entités envisagées sur le mode des sensibles[5]. Dans ces conditions, comment Platon pense-t-il le fait *d'être quelque part*, la relation entre le tout et la partie, ou bien la définition de la limite physique? Sur quel mode conçoit-il que la pensée s'y rapporte? Répondre à ces questions devrait contribuer, d'une part, à dégager une leçon de la seconde partie du *Parménide* et, d'autre part, à reconstituer la vision platonicienne de l'espace.

1. Décrire l'espace physique : la leçon du *Timée*

Dans la mesure où il décrit la nature et les fonctions d'un espace qui participe à la formation des sensibles, le *Timée* adopte à l'égard de la spatialisation une perspective constitutive. Aussi, en dehors de toute considération chronologique, convient-il d'examiner cette description, davantage connue, de l'espace conçu comme un milieu physique où se déploient les corps auxquels il donne une consistance. L'analyse de ce discours, considéré dans ses propres limites, vise à souligner les difficultés inhérentes à une telle description et, ainsi, à mettre en perspective l'apport du *Parménide* sur le plan de l'analyse logique des propriétés spatiales.

---

[3] Seules font exception les pages où Monique Dixsaut envisage l'étrange association de Parménide entre espace, temps et existence (2001, p. 137-142), et l'introduction de Luc Brisson au *Parménide* (1994, p. 59-62). En revanche, si les interprètes de l'ensemble du dialogue commentent les passages en question, ils ne tentent pas de reconstituer de thèse générale (ni d'en expliquer l'absence le cas échéant). Voir notamment Cornford (1939), Allen (1997), Meinwald (1991) et Séguy-Duclot (1998). Même la précieuse étude de Keimpe Algra sur l'espace en Grèce (1995) reste muette sur ce texte.

[4] *Parm*. 145e1 : οὐκοῦν μηδαμοῦ μὲν ὂν οὐδὲν ἓν εἴη; et 151a4-5 : ἀλλὰ μὴν καῖ εἶναί που δεῖ τό γε ὂν ἀεὶ.

[5] Sur ce point, lire Delcomminette (2010).

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

1.1. Nécessité du lieu et lieu nécessaire

Dans le récit de Timée, l'idée d'un lieu survient à l'issue d'un exposé consacré à la sensation, à la faveur d'un «nouveau commencement» (*Tim.* 48e-49a)[6]. À partir du moment où il ne s'agit plus seulement d'expliquer la sensation du point de vue de sa nature et de sa finalité, mais d'analyser le rapport à son corrélat et la constitution des sensibles, il devient indispensable de nuancer la dichotomie initiale en posant un troisième genre à côté du *modèle* (l'Idée immuable en son identité qui ressortit à l'être) et de l'*image* (le monde environnant qui relève du devenir; voir *Tim*. 28a-b). À quoi tient la contrainte par laquelle la nécessité du troisième genre s'impose manifestement au raisonnement[7]? À l'insuffisance de la sensation à produire seule le sensible : la troisième espèce s'avère nécessaire au sens où, pour que la sensation soit en mesure de s'exercer, elle exige un support sur le fond duquel se détachent les sensibles, en leur qualité d'images des modèles. À titre de nourrice (*tithênê*) et de réceptacle (*hupodokhê*), ce principe tiers joue dès lors le rôle de *milieu* pour le sensible[8]. Autrement dit, il conditionne l'existence de la copie, en tant qu'il exerce à son égard la fonction de support spatial pourvoyeur de réalité : il est ce qui rend possible l'exercice de la sensation, du fait qu'il accueille le sensible dans un milieu et lui confère une certaine consistance. Platon constate donc, d'une part, la nécessité d'attribuer au milieu une fonction dans la sensation, étant donné que cette dernière se produit inévitablement sur le fond d'un réceptacle; d'autre part, il en postule l'unité, en un certain sens, dans la mesure où il l'identifie en priorité à sa fonction de siège (il est toujours et nécessairement *le* milieu de la sensation).

À ce titre, le milieu cause l'écart par rapport au modèle, en raison du mode d'être qui lui est propre — la nécessité. La nécessité avec laquelle il s'impose à la sensation apparaît bien telle une contrainte extérieure qui limite l'intelligence et cause la différence qui survient à l'égard du modèle lors de la saisie de la copie. Platon cherche ici à rendre raison, sur un mode physique, de la modification par rapport au modèle qu'entraîne inévitablement l'intervention d'un milieu dans la connaissance sensible, modification dont il attribue la cause à la nature même de ce dernier. La nécessité gnoséologique du milieu devient alors une nécessité physique.

Platon observe que, dans la sensation, l'âme ne connaît pas seule, mais que sa liberté est limitée par une extériorité contraignante, irrationnelle. Elle doit ainsi composer avec les déformations que le réceptacle impose à l'Idée : sans

---

[6] Le passage multiplie les formules se référant à un nouveau départ : ὧδε οὖν πάλιν ἀναχωρητέον, καὶ λαβοῦσιν αὐτῶν τούτων προσήκουσαν ἑτέραν ἀρχὴν αὖθις αὖ, καθάπερ περὶ τῶν τότε, νῦν οὕτω περὶ τούτων πάλιν ἀρκτέον ἀπ᾽ ἀρχῆς (48a7-b3); νῦν ἐπ᾽ ἀρχῇ (48d3-4); ἡ δ᾽ οὖν αὖθις ἀρχή (48e2).

[7] *Tim*. 49a3 : νῦν δὲ ὁ λόγος ἔοικεν εἰσαναγκάζειν.

[8] Sur ces dénominations, *Tim*. 49a5-6, 50d2-4, 51a4-5, 52d4-5.

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

raison, celui-ci oblige la flèche à posséder des dimensions, la table une couleur, du simple fait de se trouver en un lieu, tandis que l'âme organise et identifie les déterminations formelles sous ces propriétés accessoires. Pour cette raison, la sensation, c'est-à-dire le mode de connaissance qui transite par le corps et participe à cet égard à la nature du lieu, fait l'objet d'une opinion formée au moyen de la persuasion, et non d'une intellection (*Tim.* 51e). La nature chaotique du milieu justifie en effet l'erreur et l'absence de *logos* qui caractérisent l'opinion relative aux sensibles car, dans la sensation, il s'agit de se persuader que l'image identifiée correspond à un modèle précis — un processus susceptible d'échouer en raison du trouble dont peut pâtir une figure en raison du milieu dans lequel elle se trouve. En ce sens, le fait d'*être quelque part* affecte la vérité de l'opinion.

En soi, ce lieu s'identifie à un chaos traversé par un mouvement désordonné, un ensemble de forces non délibérées et irrationnelles qui se transmettent aux entités indistinctes en son sein. Il possède une causalité propre, de l'ordre de la «cause errante» (τὸ τῆς πλανωμένης εἶδος αἰτίας; *Tim*. 48a6-7), en vertu de laquelle il prend une part active dans la formation du monde[9]. Ses forces internes limitent ainsi la liberté du Démiurge dans la production des corps : ce dernier, cause rationnelle, doit composer au moyen de la persuasion pour limiter les mouvements qui traversent le réceptacle (la cause errante) et mettre en proportion les éléments pour façonner les images (*Tim*. 48a). Dans ces circonstances, la constitution du monde résulte d'une collaboration où la cause rationnelle domine la cause errante — au sens où persuader implique moins d'imposer arbitrairement une décision que d'inciter à faire sienne une orientation.

Posé en termes physiques, le monde apparaît comme le résultat d'un mélange de nécessité et d'intelligence où, une fois le processus démiurgique achevé, les deux causes, rationnelle et errante, poursuivent leur action : la rationnelle préserve l'ordre, la nécessaire reprend son mouvement chaotique. En d'autres termes, la nature du milieu (c'est-à-dire la nécessité) justifie la corruption du monde : les forces centrifuges mènent à désagréger l'ordre, nécessairement transitoire, issu de la confection des copies par le Démiurge (*Tim*. 52e-53a)[10]. En tant que support des corps, l'espace paraît donc être à la fois la condition de possibilité de leur existence et de leur disparition (c'est-à-dire de leur désagrégation ou de leur changement).

Or, si le réceptacle offre un lieu sur le fond duquel les corps se dessinent, il ne constitue pas à proprement parler un espace délimitant qui détermine les

[9] La cause errante s'oppose clairement à la cause divine, intelligente et providentielle (*Tim*. 44c, 46d-e, 47e-48a). Sur la cause errante et la nécessité, voir Brisson (1998, p. 472-478).

[10] Comme le souligne Jean-Marc Narbonne, le lieu ne peut pas être un pur espace (1997, p. 220-222).

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

sensibles. La limite provient en réalité du modèle, plutôt que de l'espace, car celui-ci fournit seulement le milieu où les copies peuvent exister, pourvues de leurs déterminations[11]. Aussi le réceptacle s'avère-t-il un postulat ontologique nécessaire, responsable du caractère d'image de l'image, qui lui confère une consistance moindre que celle du modèle, mais évite néanmoins à cette dernière de se réduire à être un simple fantôme. Il donne ainsi au sensible sa propriété distinctive, être quelque part, posséder une extension, en face de l'Idée inétendue. L'espace s'avère conditionner la quasi-existence des sensibles, au sens où elle ne provient pas du fait d'être senti, mais bien du fait d'advenir en un lieu.

1.2. Propriétés de la khôra

Le milieu est totalement indéterminé, capable de recevoir toutes les déterminations qui affectent les corps, comme un porte-empreinte[12], car toute détermination préalable limiterait la conformation des images et empêcherait l'Idée de devenir perceptible selon sa configuration propre. Dès lors, le réceptacle doit être en lui-même indéterminé, neutre et homogène, dépourvu de qualité sensible, afin de rendre possibles toutes les qualités sensibles. Sa différence par rapport à l'Idée ne réside donc pas dans un type particulier de détermination, mais dans son absence de détermination et sa tendance à éviter le maintien d'une détermination.

En outre, le milieu est par nature immuable. À la différence des corps qui reçoivent les figures et les limites, il n'a comme tel rien de corporel et ne possède aucune qualité susceptible de subir le changement. Cela étant, il n'apparaît jamais seul, en lui-même, mais toujours déjà informé par les sensibles qui l'occupent. Toutefois, ce n'est pas en tant que tel qu'il est altéré : pas plus que les Idées il n'est affecté par les images que façonne la cause démiurgique (*Tim*. 50b-c). De cette façon, si son mode d'apparition est celui des sensibles qu'il accueille, aucune qualité sentie ne lui appartient en propre car, pour que la sensation reste possible, le milieu doit demeurer non sensible et être toujours disposé à recevoir tous les sensibles. Il ne doit prendre aucune forme qui risquerait d'entraver la constitution de toutes les qualités perceptibles par la sensation. Pour garantir la sensation, le milieu doit également être impérissable, posséder une éternité analogue à celle des Idées, statut qu'assure son homogénéité informe, pendant en quelque sorte de l'éternité de celles-là. Contrebalancée par le mouvement permanent du milieu, l'éternité rend à la fois possibles la continuité de la forme perçue, en tant que forme, et le changement qui caractérise la sensation.

Une question subsiste : pourquoi, pour rendre compte de la constitution des corps à partir du lieu, Platon se concentre-t-il sur la composition géométrique

---

[11] Le lieu constitue donc un principe purement passif, comme le souligne également Alain Séguy-Duclot (1998, p. 243-244).

[12] *Tim*. 50d-e : ἐκτύπωμα. Sur ce point, voir Derrida (1993, p. 36).

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

de leur surface extérieure et prend-il le triangle pour unité fondamentale, décrivant la structure des solides au moyen d'assemblages? Platon institue une physique du continu, rompant d'une part avec l'atomisme (qui régresse jusqu'à des insécables que le vide sépare) et d'autre part avec le pythagorisme (qui identifie les principes à des nombres, dont la série est discrète). Régresser en deçà de la surface impliquerait nécessairement d'arriver au niveau du point (atome ou nombre) et de postuler une forme de vide — interatomique et physique, siège du mouvement; internumérique et mathématique, condition de la série. Platon évite un passage du discontinu au continu, en projetant la continuité des lignes géométriques sur le fond continu et mouvant de la réalité physique : les triangles se touchent sans laisser de place au vide. À nouveau, Platon formule une hypothèse pour rendre compte d'une donnée épistémologique à l'aide d'une construction géométrico-physique : dans la mesure où la sensation ne connaît aucune discontinuité (ni intervalle ni vide), et puisqu'elle ne connaît jamais l'expérience immédiate du vide, l'espace, en tant que réceptacle des sensibles, doit nécessairement être plein et continu : sa continuité assure celle de la sensation[13].

1.3. Un lieu à connaître

La nature intermédiaire du lieu est patente. En effet, si le changement empêche de désigner les sensibles de façon précise, le réceptacle peut être nommé «ceci», «cela», du fait de sa permanence : sans changer lui-même, il conserve toujours en lui-même la même nature indéterminée de support[14]. À l'instar des Idées, il peut donc être désigné comme une réalité donnée, un τι ou un τοῦτο, sans que cette désignation ne renvoie à une qualité donnée (*Tim*. 49e-50a). Son statut linguistique s'avère dès lors intermédiaire, entre les Idées et les sensibles : comme les Idées, il peut recevoir une *dénomination* en tant que réalité («ceci», «quelque chose»); comme les sensibles, aucune des *qualités* qui lui sont attribuées ne lui convient en propre, en raison du devenir qui les caractérise. Si le réceptacle possède une permanence, il n'est pourtant pas stable et identique. Pour cette raison, il ne peut faire l'objet d'une intellection. Il n'est pas davantage perceptible : il ne paraît pas aux sens, dans la mesure où la perception révèle l'image d'une qualité, et non le milieu qui lui permet d'apparaître. Bref, que ce soit par la sensation ou par l'intellection, nous ne percevons jamais que la réalité pourvue d'une certaine forme, que ce soit l'Idée elle-même ou son image. Si l'existence du milieu spatial s'impose avec nécessité, en tant que condition de possibilité des sensibles et, par extension, de la sensation, la modalité de sa connaissance paraît obscure et s'avère intermédiaire entre l'Idée,

[13] Platon prolonge à cet égard la critique éléate de la physique pythagoricienne, selon laquelle les nombres discrets ne suffisent pas à expliquer la continuité de l'Être et de la pensée. En accord avec Maurice Caveing (1982, p. 159-180).

[14] Comme le note Francis M. Cornford (1937, p. 181).

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

qui fait l'objet d'une intellection (toujours vraie), et le sensible, qui est connu par l'opinion accompagnée de sensation (tantôt vraie, tantôt fausse). Platon parle à son sujet d'un raisonnement bâtard :

> Par ailleurs, il y a un troisième genre, celui de la place (τὸ τῆς χώρας), qui est toujours, qui n'admet pas de destruction mais fournit un siège (ἕδραν) à tout ce qui possède une génération, lui-même n'étant saisissable que par une sorte de raisonnement bâtard qu'accompagne une affection non ressentie, à peine fiable (αὖτὸ δὲ μετ'ἀναισθησίας ἁπτὸν λογισμῷ τινι νόθῳ μόγις πιστόν), vers lequel nous rêvons quand nous le regardons et disons qu'il est nécessaire que tout ce qui est (τὸ ὂν ἅπαν) soit quelque part (εἶναί που), dans un lieu déterminé (ἔν τινι τόπῳ), et possède une certaine place (κατέχον χώραν τινά), tandis que ce qui n'est ni sur terre ni quelque part dans le ciel n'est rien (οὐδὲν εἶναι). Or tous ces propos, et d'autres qui leur sont frères, qui touchent non pas au sommeil mais à la réalité vraiment existante, sous l'effet de ce rêve nous restons incapables de nous éveiller pour les distinguer et dire la vérité (*Tim.* 52a8-c2).

Selon ce texte, la *khôra* est saisie par un «raisonnement bâtard qu'accompagne une affection non ressentie». De cette expression, les commentateurs négligent souvent la première partie, *met'anaisthêsias*. Dans le *Timée*, l'anesthésie renvoie à ce qui échappe à la sensation — ce qui admet deux acceptions. Est *anaisthêton*, en un premier sens, ce qui résulte seulement d'une intellection, en particulier les Idées (*Tim.* 51d; 52a). Est *anaisthêton* en un second sens ce qui résulte d'une affection qui demeure inaperçue à l'âme, phénomène que le *Timée* explique par des causes physiologiques : l'épaisseur, la solidité ou l'inertie d'une partie du corps, tels les cheveux ou les os, de même que le calme ou la gradualité empêchent de prendre conscience de certaines affections[15]. S'agissant du réceptacle, les interprètes retiennent en général le premier sens, sans le discuter. Or, l'emploi de la préposition *meta* insiste moins sur la privation que sur la présence et l'accompagnement, fût-ce d'un caractère négatif. À l'égard du lieu, l'âme éprouve bien une forme d'affection, une sorte de sensation non consciente, plutôt qu'une absence de sensation. La médiation nécessaire du lieu explique d'ailleurs cette non-conscience, au sens où il paraît comme un donné toujours déjà là dans la sensation, au point d'en devenir inaperçu. Le lieu affecte, mais sans jamais être perçu en tant que tel.

Bâtard, le raisonnement qui vise le lieu l'est en ce qu'il n'est *à la fois* ni sensible ni intelligible, au vu de sa nature tierce, et sensible et intelligible, puisque la sensation requiert le lieu comme condition et que l'existence de ce dernier peut être déduite du fait que nous percevons les sensibles. Tout comme la pensée requiert l'hypothèse des Idées pour rendre raison de la connaissance, elle nécessite celle du réceptacle à cause de l'existence même des sensibles.

[15] *Tim*. 64a-65a, 67d, 74e et 75e. Le *Philèbe* envisage aussi ce phénomène, sous un angle plus psychologique que physiologique (*Phil*. 34a et 51b).

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

Par conséquent, le milieu spatial est saisi sur un mode fantomatique, celui du rêve (*Tim*. 52c), à mi-chemin entre la sensation et l'intellection : il s'apparente à une sensation, tout en se manifestant préalablement à toute sensation, sans être lui-même perçu. Il résulte d'une sorte d'intuition pure, dont la responsabilité relève moins de l'âme elle-même que de la réalité qu'elle tente de saisir.

2. Les propriétés spatiales attribuées à l'un

Dans le *Timée*, Platon note que le milieu spatial se donne comme une évidence et une nécessité pour la sensation. La difficulté reste néanmoins de le saisir pour lui-même, du point de vue de ses propriétés et modalités logiques, indépendamment du fantôme qu'incarne la copie. Or, au fil des déductions du *Parménide*, des deux premières en particulier, Parménide applique à l'un notamment un ensemble de propriétés qui, à nos yeux modernes, constituent des relations spatiales : la limite, la figure, l'inclusion, le contact et le mouvement. Aussi, si nous rassemblons ces analyses, qu'est-ce que cette approche, manifestement détachée de la sensation, dit de la notion d'espace — à tout le moins telle que Platon aurait pu la penser[16]?

2.1. La limite (peras)

La première propriété envisagée par Parménide est la limite, pensée sur un mode géométrique comme extrémité spatiale : la limitation résulte de la possession de parties clairement positionnées l'une par rapport à l'autre, dans un ordre irréversible — à savoir début, milieu et fin (*Parm*. 137d; 145a-b). Limiter ne consiste pas ici à achever une dynamique d'opposition entre des grandeurs ou des qualités indéterminées (plus grand, chaud, etc.) en leur imposant une quantité ou une mesure qui permette de les évaluer dans leur rapport réciproque[17], mais bien à déterminer la place qui échoit respectivement aux parties d'une totalité[18]. Les limites désignent alors les différentes extrémités d'une totalité, qui exercent le rôle minimal d'organisation et de structuration — spatiale, en l'occurrence[19].

Or, si pour être une totalité limitée il s'avère nécessaire de posséder les trois parties — début, milieu et fin (*Parm*. 145a5-8) —, autrement dit si la limite ne peut survenir que dans la mesure où existe bien un milieu qui sépare le début et la fin, de façon à les empêcher de se confondre, il en résulte que la

[16] Il ne s'agira pas ici d'identifier l'un et l'espace, mais de creuser, à travers les analyses relatives à l'un et les propriétés qui lui sont attribuées, comment Platon devait concevoir cet espace, le lieu, sans envisager a priori la dimension de matière que suppose le réceptacle du *Timée*.

[17] Comme s'y emploie la limite dans le *Philèbe* (25a-b).

[18] En ce sens, voir le *Ménon* (75d-e).

[19] Dans les deux déductions, l'ensemble «commencement, milieu, fin» n'est pas dit sur le mode de la succession, mais bien dans un rapport immédiat à l'idée de figure : les limites apparaissent comme les conditions de la figure.

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

limite est seulement traitée comme la propriété d'un corps, géométrique ou physique, dont les parties sont bien distinctes et inévitablement agencées d'une façon donnée (*Parm*. 153c3-5). Cette description n'implique pas pourtant de restreindre la limite à une fonction *physique*, «matérielle»[20], puisque, malgré sa nature immatérielle, le corps géométrique possède également des extrémités telles que les impose la limite, bien qu'il n'ait de réalité que mathématique (intelligible). La limite introduit simplement l'existence de parties, entre lesquelles elle produit une forme d'ordre.

Par essence, la limite implique une forme de multiplicité. À cet égard, elle paraît incompatible avec l'un de la première déduction, l'un qui est un. Si la limite caractérise en effet une totalité composée de parties, en tant qu'unité parfaitement une, l'un ne peut être découpé en un début, un milieu et une fin (*Parm*. 137d4-8). Il s'avère du même coup illimité, c'est-à-dire non pas, positivement, doté d'une extension infinie[21], mais bien, négativement, privé de l'organisation (corporelle) qu'impose la limite. Or, si ce type de limite spatiale implique une forme de totalité elle-même spatiale, que pouvons-nous déduire des analyses que pose Platon à propos de l'un pour penser la nature d'une possible totalité ou unité spatiale? L'absence de limite s'avère la condition de l'indétermination qui caractériserait un lieu toujours susceptible d'accueillir des corps sans être en lui-même limité d'une quelconque façon, à l'instar du réceptacle du *Timée* lorsqu'il est envisagé pour lui-même : en ce sens, il est en effet une pure indétermination capable de recevoir toutes les formes. En revanche, la limite spatiale convient à un type de totalité analogue à l'un décrit dans la deuxième déduction, l'un qui est, car celle-ci contient déjà en elle la multiplicité et la distinction entre parties qui sont nécessaires à la production d'une limite. Elle pourrait alors convenir à un réceptacle pensé dans son rapport à et déjà structuré par les corps qu'il reçoit et auxquels il fournit une consistance, tel que, selon le *Timée*, il est toujours donné de le percevoir en même temps que sont perçus les sensibles en lui — il nous apparaît en effet toujours divisé par les corps qui sont en lui. Par conséquent, conçu en lui-même, dans son unité, ce type d'espace s'avère nécessairement illimité, car il n'admet rien qui le divise; conçu dans sa multiplicité, il se révèle nécessairement limité et, du même coup, déjà organisé (fût-ce minimalement).

2.2. La figure (skhêma)

Conséquente à la limite entendue comme extrémité de la surface, la figure résulte de la mise en ordre des extrémités d'un tout. Dans le *Ménon*, Socrate

[20] *Contra* L. Brisson pour qui, selon sa présentation du *Parménide* (1994, p. 60), la limite décrit la limite d'un tout matériel, l'univers.

[21] Comme le note Cornford (1939, p. 118). Il faut l'opposer à l'Un de Mélissos, qui possède l'ἄπειρον, l'extension illimitée, comme un attribut positif (voir Mélissos, Fr. 2 et 3).

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

propose de la définir comme «ce qui, seul parmi les êtres, accompagne toujours la couleur» (75b10-11). Elle désigne alors la propriété d'un corps physique, sensible, étant donné que la couleur transite nécessairement par la vue : la figure est perçue en même temps que la couleur qui remplit sa surface et elle ne peut être perçue que par la vision de cette couleur (*Men.* 76d-e). Or, si pour exemples de figures Parménide mentionne le droit (*euthu*) et le circulaire (*peripheres* ou *stroggulon*), soit les exemples qui président également à la question initiale de Socrate dans le *Ménon*, il insiste seulement sur leur dimension géométrique[22]. «Est rond ce dont les extrémités sont partout à égale distance du centre», «et droit ce dont le centre fait obstacle aux deux extrémités (*Parm.* 137e1-4). La figure est un objet mathématique qui sert à caractériser le corps dans son étendue, dans la mesure où ces définitions soulignent seulement la nécessité pour la figure d'être composée de parties entre lesquelles se produit une forme d'organisation.

À nouveau, ces définitions s'avèrent exclusives de l'unité absolue de l'un purement *un*, dans la mesure où elles supposent division interne et multiplicité (*Parm*. 137 e). Elles conviennent par contre à l'un qui est car, en raison de sa nature multiple, il doit bien participer à une figure — droite, ronde, mixte (*Parm*. 145b). Pour autant qu'elle soit pourvue de l'unité suffisante à l'existence de parties dont elle forme la totalité, toute réalité plurielle implique en effet que ces dernières aient entre elles une organisation et une structure qui permettent de les saisir dans leur unité.

Cette ambivalence s'accorde parfaitement aux propriétés du réceptacle tel que le décrit le *Timée* (50b-c). En tant que tel, celui-ci demeure dépourvu de figures. En revanche, à partir du moment où il est envisagé comme traversé par des sensibles, il se découpe en figures sous l'effet de ce qui s'imprime en lui, sans être affecté dans sa nature propre par ce qui entre en lui. Par conséquent, le *Timée* expose les aspects *démiurgiques* de la configuration, la façon dont les copies prennent corps et se constituent à partir du réceptacle. Pour sa part, le *Parménide* traite des conséquences d'un tel morcellement en figures spatiales d'un point de vue *logique*. Aussi ne conçoit-il pas l'un en lui-même, eu égard à la figure, comme un chaos informe, mais bien comme une unité dépourvue de figures pour la raison qu'elle ne présente pas la division minimale indispensable à la formation de celles-ci. En d'autres termes, pensé en tant que tel et non d'un point de vue constitutif, l'espace apparaît comme un lieu géométrique libre de toute détermination, une pure indétermination qui se caractérise par son uniformité et son homogénéité. Toutefois, conçu sous l'angle de la division qui se produit en son sein, il admet une forme d'organisation et de découpage en figures qui affecte ses parties. Aussi, bien qu'il considère la question dans une perspective tout autre, le *Parménide* conclut à propos de l'espace de façon similaire au

[22] *Men*. 75a6-8 : «Dans le cas du rond (ἐπὶ τῷ στρογγύλῳ), du droit (εὐθεῖ) et de tout ce que tu appelles figures, qu'est-ce qu'il y a d'identique à tous»?

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

Timée : qu'il soit un lieu géométrique ou un réceptacle, l'espace est fondamentalement indéterminé.

2.3. Inclusion et localisation

Être quelque part, autrement dit ne pas être nulle part (*oudamou*), signifie nécessairement «être dans quelque chose» (*Parm*. 138a2; 145e1). La localisation désigne par définition l'inclusion soit «en autre chose» (ἐν ἄλλῳ) soit «en soi-même» (ἐν ἑαυτῷ; *Parm*. 138a3, 145b7). Elle s'avère corrélative d'un enveloppement, conçu sur le mode de la limite qui contient (*Parm*. 145a1), plus particulièrement d'une limite circulaire (κύκλῳ; *Parm*. 138a4) — au sens où, en géométrie, toute figure peut être inscrite dans un cercle. Par ailleurs, cette circonscription est examinée sur le mode de la relation entre le tout et la partie : ce qui se trouve *dans* une autre chose entretient avec elle un rapport de subordination de la partie au tout.

Cette relation d'enveloppement est réelle, effective (c'est-à-dire pas seulement envisagée sous l'angle des conditions logiques), dans la mesure où elle se place sur le mode de l'action et de la passion : l'enveloppant affecte l'enveloppé (*Parm*. 138b). Elle introduit de cette façon une dualité entre l'agent et le patient, le contenant et le contenu, car une seule et même réalité ne peut produire et subir une action «en même temps et sur le même rapport» (*Parm*. 150e) — dualité qui ne convient pas à l'un de la première déduction. À l'inverse, la pluralité de l'un qui est permet d'envisager les choses sous un autre angle. Parménide développe à son sujet une argumentation qui peut être résumée de la façon suivante :

1) L'un, comme tout, n'est ni en excès ni en défaut par rapport à ses parties (145c1-2).
2) Toutes les parties (πάντα τὰ μέρη) sont contenues et enveloppées dans le tout (τὸ ὅλον). Donc l'un s'enveloppe lui-même et est en lui-même, puisque l'un, le tout et la totalité des parties s'identifient (145c4-7).
3) À l'inverse, le tout (ὅλον) n'est pas dans ses parties, ni dans toutes ni dans une donnée (145c7-d1), ni même dans certaines :
   a) S'il est dans toutes, il est nécessairement dans une (ἐν ἑνί). Sans être dans une, il ne pourrait plus être dans l'ensemble (ἐν ἅπασιν). Or, si elle appartient à l'ensemble et si le tout n'est pas en elle, il n'appartient plus à toutes (145d1-4).
   b) Il n'est pas non plus dans certaines, auquel cas le plus serait dans le moins, c'est-à-dire : un fragment du tout contiendrait l'ensemble, ce qui est absurde (145d5-6).
4) Par conséquent, il doit être dans autre chose (ἐν ἑτέρῳ τινί), à moins de ne plus être nulle part (μηδαμοῦ; 145d7-e1).
5) Conclusion : «En tant que tout, l'un est en autre chose (ἐν ἄλλῳ); et en tant qu'il s'identifie à toutes ses parties, lui-même est en lui-même (αὐτο ἐν ἑαυτῷ). De cette façon, l'un est nécessairement en lui-même et en un autre» (145e3-5).

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

Le raisonnement paraît sophistique et semble jouer sur des apories qu'Aristote considérait déjà comme un lieu commun des discussions dialectiques[23]. Chaque élément de la conclusion repose en réalité sur un principe de la relation entre le tout et la partie. Utilisé pour les étapes (1) et (2), le premier («le tout est en lui-même») résulte de l'idée que la partie est dans le tout. Sous-jacent aux étapes (3) et (4), le second («l'un est en autre chose») procède du postulat que le tout n'est pas dans la partie. La combinaison des deux postulats mène à une conclusion manifestement contradictoire.

Toutefois, il faut replacer l'argument dans son contexte, qui ne consiste pas à examiner le tout et la partie dans l'absolu, mais dans les limites de l'inclusion et de la localisation. La question qui traverse l'examen est de déterminer ce que signifie être quelque part et, par extension, comment ce tout peut être quelque part. Platon tente de penser quels pourraient être les modes de relation qui caractérisent une totalité spatiale à l'égard des parties en elle, plutôt que de réfuter l'existence de l'une ou des autres. Si ce tout constitue une forme d'espace, qu'il soit physique ou mathématique, il faut alors en justifier la double propriété d'*immanence* (en tant que présence en chaque partie) et de *contenance* (en tant que lieu qui rassemble toutes les parties sans s'identifier totalement à elles). Bref, il s'agit de penser qu'une totalité puisse être à la fois dans chacune de ses parties et différente de toutes, c'est-à-dire à l'intérieur *et* en dehors d'elle-même.

Envisagée en tant que telle, sans la moindre division, l'unité ne connaît aucune relation spatiale car elle ne contient aucune partie à inclure et organiser. À rebours, il en résulte qu'un espace, en tant qu'unité, serait absolument entier et homogène, sans parties. Envisagée à présent en tant que totalité, l'unité révèle une dimension aporétique qui relève d'un double rôle de contenant et de constituant. Dans ces conditions, c'est-à-dire pensé dans son rapport à des parties, l'espace ne se réduirait pas à envelopper celles-ci; il constituerait une totalité qui à la fois les contient, *s'identifie* à elles d'une certaine façon et en *diffère* d'une autre façon. L'ambiguïté tient à sa nature d'enveloppement qui affecte la réalité de ce qu'il enveloppe et, en même temps, s'en distingue. Dans une totalité de ce type, tout ce qui est quelque part est (dans) la totalité, le lieu en général, sans que la totalité, le lieu ne soit absolument (dans) chacune de ses parties. En ce sens, la totalité spatiale sera chacune de ses parties et, en même temps, différera de toute(s). En corollaire, cette conception écarte la possibilité du vide, au sens où la totalité spatiale apparaît omniprésente, à la fois en dehors des parties et derrière chacune d'elles, sans jamais disparaître ni être séparée de ces parties qu'elle contient, sans jamais non plus se réduire à elles.

---

[23] *Top*. VI, 13, 150a15-21. Cf. Sextus Empiricus, *Hyp. Pyr*. III, 98-101 et *Ad. Math*. IX, 331-358. Une argumentation similaire se retrouve d'ailleurs dans le traité *Sur le non-être* de Gorgias (*Ad. Math*. VII, 69-70; le même argument apparaît sous une forme moins claire en *MXG* 979b23-26).

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

2.4. Contact

Les démonstrations au sujet du contact peuvent être résumées de la façon suivante. La relation d'enveloppement implique, entre le contenant et le contenu, plusieurs contacts en de nombreux points (πολλαχοῦ ἂν αὐτοῦ ἅπτοιτο πολλοῖς; *Parm*. 138a5). Or, si l'un de la première déduction ne connaît dans son unicité aucun contact (138a), l'un de la deuxième déduction, du fait d'être à la fois en soi et dans les autres, connaît bien des contacts, respectivement avec lui-même et avec les autres (148e). En outre, en vertu de la règle établie selon laquelle il y a toujours, pour *n* termes, *n* – 1 contacts (149b-c), d'une part, l'un tout seul ne suffit pas à produire de contact, d'autre part, puisque les autres ne participent pas à l'un (cf. *Parm*. 147a), ils ne peuvent former des nombres et, dès lors, ils ne peuvent pas non plus entraîner de contacts (149c-d). Parménide en conclut donc que l'un est à la fois en contact et sans contact, aussi bien avec soi qu'avec les autres (149d).

En dépit de l'aporie, la notion de contact contribue à dessiner une conception sous-jacente de l'espace, dans la mesure où elle introduit la notion de *place* (*hedra* et *khôra* conçus comme le lieu où une chose se trouve). Une réalité est en contact avec une autre si «elle occupe la place qui lui est immédiatement consécutive» (ἐφεξῆς εὐθὺς μετὰ ἑαυτοῦ κεῖσθαι) et «attenante» (τὴν ἐχομένην χώραν; *Parm.* 148e8-9). Le contact implique donc au moins deux termes, qui doivent rester distincts, ne peuvent occuper une même place et entre lesquels aucun tiers ne peut venir se loger (149a2-6). En vertu de ce principe, l'idée de superposition est exclue.

Par extension, les relations spatiales semblent ne jamais impliquer de séparation ni de rupture, vu que les termes conservent toujours un contact direct en leur point d'intersection. Étant donné que ne survient jamais entre eux d'intermédiaire, toute forme de vide s'avère exclue par principe. Dès lors, le type d'espace qui ressort d'un tel raisonnement paraît caractérisé par une contiguïté étroite, assimilable à une forme de continuité[24].

Quant à l'aporie, elle traduit la difficulté à penser une totalité qui exerce un rôle de contenant tout en s'avérant en contact avec son contenu, sans pour autant devenir analogue à ce dernier. S'il doit exister un espace, en tant que totalité sujette à des relations de contact, il sera nécessairement en contact avec les corps qui se trouvent en lui, pour autant que ceux-ci puissent être considérés comme des corps, et ces derniers entreront partout en contact avec le lieu qui les contient, en chacune de leurs extrémités.

2.5. Le mouvement local (phora)

Dernière propriété spatiale envisagée, le mouvement constitue une forme de changement. Il se divise en deux catégories, rotation ou déplacement (*Parm*. 138b-c). Le mouvement circulaire est nécessairement formé de parties qui

[24] La continuité est d'ailleurs l'un des attributs de l'Être parménidien (fr. 8, 25).

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

gravitent autour d'un centre. Le mouvement local consiste à occuper une place encore inoccupée, afin d'advenir tantôt ici, tantôt là.

Il appert que le mouvement ne peut concerner ni l'un en tant qu'unité absolue, car il suppose des parties (*Parm*. 138c-d), ni le tout en lui-même, car le tout en lui-même ne peut se déplacer mais doit demeurer dans le même lieu (*Parm*. 146a). Il affecte plutôt ses parties, étant donné qu'il suppose un changement de place. Bref, se mouvoir implique de se trouver dans quelque chose d'autre. Le lieu ne peut être en mouvement; en revanche, il peut y avoir du mouvement en lui — ce qui, une fois de plus, convient à la description du réceptacle.

2.6. Nature de l'espace

Envisagées dans les termes du tout et de la partie, de la limite, de la figure (géométrique) et du contact, les propriétés spatiales qui apparaissent au fil des déductions contribuent à dessiner l'idée d'un lieu certes composé de corps, mais de corps privés de propriétés sensibles, visibles. Ceux-ci sont seulement conçus eu égard aux relations que leurs parties entretiennent et qui leur confèrent une structure. Autrement dit, sont examinées les implications logiques ou géométriques de propriétés assimilables à la notion d'espace. Sous cet angle, elles renvoient à un espace uniquement traité du point de vue de l'extension, en dehors de toutes les qualités sensibles qui peuvent s'y appliquer.

À cet égard, l'espace est conçu comme un lieu de mise en relation, où les corps entretiennent des rapports effectifs qui sont examinés sur le mode de la réciprocité et de l'inclusion. Limite, enveloppement, contiguïté, action et passion : ces modalités posent entre des réalités différentes un lien qu'il s'agit de penser. Au vu des analyses du *Parménide* sur les modalités spatiales, l'espace ne peut consister en la pure extension, le vide qui accueille les corps, mais il doit entrer en contact avec eux, agir sur eux et, d'une certaine façon, les déterminer. Il intervient dans la structuration et l'organisation des parties qu'il accueille, au sens où il constitue ce qui permet de penser les parties, les corps qui s'y trouvent, du point de vue de leurs propriétés logiques (relationnelles).

La dimension aporétique des démonstrations traduit le statut ambigu qui caractérise l'espace. Il apparaît précisément comme le tout en quoi les parties se trouvent et qui leur permet d'exister, en même temps qu'il est, d'une certaine façon, en chacune d'elles (puisque chacune est spatiale) — à la fois en lui-même et en autre chose, ni en lui-même ni en autre chose. Par ailleurs, en même temps qu'il s'avère en lui-même illimité, il exerce sur les parties qu'il inclut une fonction de limite. Chacune des deux premières déductions du *Parménide* conclut en effet, sur le plan des modalités spatiales, en des sens contraires. Sans thématiser l'espace de façon explicite, chacune pose déjà les conditions selon lesquelles il faut penser ce principe qui structure les corps et la manière de concevoir les propriétés qui disposent les corps. La première déduction révèle en ce sens ce que pourrait être un lieu conçu pour lui-même : uniforme, plein, illimité, entier, etc. La seconde indique pour sa part comment

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

se comporterait une totalité spatiale, se structurant et structurant ce qui est en elle, vis-à-vis de ce qu'elle contient.

Le caractère aporétique du raisonnement s'attache nécessairement à la nature non strictement intelligible de l'espace. Si une unité spatiale n'acquiert sa véritable fonction qu'à être pensée à titre de totalité, c'est-à-dire en relation à des parties, ces dernières possèdent nécessairement la nature d'objets en devenir, de réalités d'ordre sensible qui se soustraient à une pensée purement logique, modifiant le caractère de la relation et générant ainsi la contradiction. Comment en effet penser de manière adéquate le corps, qui est dans l'espace, qui dépend de lui, qui est de l'espace, tantôt ici tantôt là, mais qui est en même temps différent de lui par sa figure, sa limite ou sa position?

De ce fait, l'espace apparaît comme ce qui permet de penser *d'une certaine façon* les corps, dans l'ensemble des relations qui les affectent. Il ne peut cependant être lui-même intégralement pensé, car le caractère des relations qui l'affectent est sans cesse amené à se modifier. Autrement dit, les apories liées au tout et à la partie n'ont de sophismes que l'apparence : ce sont des problèmes qui contribuent plutôt à décrire la nature même d'une logique qui voudrait s'appliquer à l'espace, une rationalité distincte de celles des intelligibles et des sensibles, une rationalité intermédiaire marquée par les modalités spatio-temporelles, qui doit rendre raison de relations soumises à des changements constants. L'espace constitue ainsi un impensable en un certain sens qui rend possible de penser les corps en lui, de même qu'il est, selon le *Timée*, un non sensible en un certain sens qui conditionne la sensation.

3. Être, c'est être quelque part

Dans la deuxième puis dans la troisième déduction, Parménide introduit subrepticement une prémisse qui associe être et espace. Pour exister, pour être *quelque chose*, il faut être *quelque part* :

> Mais, à n'être nulle part (μηδαμοῦ), il ne serait rien (οὐδέν; *Parm*. 145e1).
> D'ailleurs, ce qui est doit toujours être quelque part (εἶναί που δεῖ τό γε ὂν ἀεί; *Parm*. 151a4-5).

Dans les deux cas, la proposition arrive sans autre forme de justification et se donne comme un postulat[25]. L'affirmation paraît problématique, car elle contredit la thèse platonicienne selon laquelle seules les Idées peuvent être dites *réellement étant*, bien qu'elles ne soient nulle part (et pour cette raison précise). Elle indique pourtant d'emblée que, loin d'être celle des Idées, la réalité dont traite la seconde partie du *Parménide* est d'ordre spatio-temporel.

[25] Elle rejoint par ailleurs la thèse parallèle d'après laquelle tout ce qui est participe au temps (*Parm*. 141e et 152a). Une même affirmation se trouve du reste dans le *Timée*, dans un passage cité plus haut (*Tim*. 52b).

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

En ce sens, la seconde partie du *Parménide* offre une forme alternative du raisonnement bâtard dont parle le *Timée* et qui est destiné à saisir le réceptacle. Sans concerner la nature ni recourir à la sensation, elle place le raisonnement sur un plan propre aux réalités de nature intelligible, mais en leur appliquant des propriétés inhérentes aux réalités spatio-temporelles. Ce faisant, elle s'emploie à penser le lieu à l'exclusion des sensibles, non pas en tant que réceptacle, mais bien en lui-même, abstraction faite du devenir et de la causalité qui peuvent l'affecter par ailleurs. Dans le *Timée*, le milieu est un imperceptible sous-jacent, qui constitue la toile de fond des perceptions ponctuelles de l'âme sans jamais devenir lui-même l'objet d'une perception. Mais il est aussi plein et continu, pour permettre aux contenus des sensations de se détacher comme tels, sans que cette continuité et cette plénitude ne puissent être perçues comme telles, à leur tour. Dans le *Parménide*, il s'agit en revanche d'examiner comment penser les relations entre les corps sans faire intervenir la relation que nous entretenons avec eux — bref, de penser les sensibles en dehors du fait d'être senti. Il s'agit de penser une sorte d'espace indépendamment de l'âme qui s'y rapporte et qui tente de connaître les corps qu'il abrite, en tenant compte cependant du mode d'être (sensible) qui leur correspond.

Timée et *Parménide* : dans les deux dialogues, Platon attribue à une forme de totalité spatiale un ensemble des propriétés similaires. Il la montre illimitée, immanente, exclusive du vide, dénuée de figure et condition de la production de la figure. Toutefois, si le *Timée* pose la nécessité pour les corps d'être quelque part pour exister, en raison de leur nature sensible, le *Parménide* envisage l'ensemble des implications, mais aussi des apories, que suscite l'affirmation : être, c'est être quelque part. S'il révèle l'impossibilité d'en rendre compte rationnellement, il tente pourtant de la penser, d'une certaine façon, même aporétique.

Remerciements : Ce texte est issu d'une conférence présentée dans le cadre du colloque *Plato's Parmenides* organisé en septembre 2011 à Chania. Je voudrais remercier son initiatrice, Sylvana Chrysakopoulou, ainsi que ses participants pour leurs questions et remarques. Je suis également redevable à Benoît Castelnérac, Sylvain Delcomminette et Leone Gazziero pour leur relecture soigneuse et leurs précieuses suggestions.

Références bibliographiques

Algra, Keimpe
1995 *Concepts of Space in Greek Thought*, Leiden/New York/Köln, Brill.

Allen, R. E.
1997 *Plato's* Parmenides, édition révisée, New Haven (CT), Yale University Press.

Bostock, David
1978 «Plato on Change and Time in the *Parmenides*», *Phronesis*, vol. 23, p. 229–242.

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press

Brisson, Luc
1970 «L'Instant, le temps et l'éternité dans le *Parménide* (155e-157b) de Platon», *Dialogue*, vol. 9, p. 389–396.
Brisson, Luc
1994 *Platon. Parménide. Présentation et traduction par Luc Brisson*, Paris, GF Flammarion.
Brisson, Luc
1998 *Le Même et l'Autre dans la structure ontologique du* Timée *de Platon*, Saint-Augustin, Academia.
Caveing, Maurice
1982 *Zénon et le continu*, Paris, Vrin.
Cornford, F. M.
1937 *Plato's Cosmology. The* Timaeus *of Plato*, Londres, Routledge & Kegan Paul.
Cornford, F. M.
1939 *Plato and Parmenides. Parmenides'* Way of Truth *and Plato's* Parmenides *translated with an Introduction and a running Commentary*, Londres, Routledge & Kegan Paul.
Delcomminette, Sylvain
2010 «La méthode du *Parménide* de Platon est-elle la dialectique?», dans Aldo Brancacci, Dimitri El Murr et Daniela P. Taormina, dir., *Aglaïa. Autour de Platon. Mélanges offerts à Monique Dixsaut*, Paris, Vrin, p. 345–358.
Derrida, Jacques
1993 *Khôra*, Paris, Galilée.
Dixsaut, Monique
2001 *Métamorphoses de la dialectique dans les Dialogues de Platon*, Paris, Vrin.
Dixsaut, Monique
2003 «Le temps qui s'avance et l'instant du changement (*Timée*, 37c-39e, *Parménide*, 140e -141e, 151e-155e)», *Revue philosophique de Louvain*, vol. 101, p. 236–264.
Meinwald, Constance
1991 *Plato's* Parmenides, New York (NY), Oxford University Press.
Mesch, Walter
2002 «Être et temps dans le *Parménide* de Platon», *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, tome 127, p. 159–175.
Narbonne, Jean-Marc
1997 «Note à propos de l'extériorité du réceptacle platonicien», dans Thomas Calvo Martinez et Luc Brisson, dir., *Interpreting the* Timaeus — Critias*. Proceedings of the IV Symposium Platonicum Selected Papers*, Saint-Augustin, Academia, p. 215–226.
Séguy-Duclot, Alain
1998 *Le* Parménide *de Platon ou le jeu des hypothèses*, Paris, Bélin.

https://doi.org/10.1017/S0012217314000936 Published online by Cambridge University Press